
Écritures de la clinique

L'écriture dans la cure d'Elise

Hubert de la Rochemacé

Le travail de psychanalyste auprès des enfants m'amène au constat d'un rapport particulier à l'écriture, il est très différent de celui des adultes ; l'écriture n'occupe pas le même espace, le même temps, avec les enfants et les adultes.

Avec les adultes j'adopte une certaine économie d'écriture, je prends peu de notes après les séances, en général ce sont des notes pratiques qui me servent à me rappeler un rêve, une association importante, un signifiant. Je les relis rarement mais je sais qu'elles sont là comme ces bons livres de bibliothèque que l'on a sous la main.

Je dois avouer que jeune analyste je prenais beaucoup de notes, avec application, j'ai même des dossiers très complets sur quelques patients pour je ne sais quel travail à venir. Cela me paraît aujourd'hui improbable et cela traduit vraisemblablement l'appréhension de l'analyste débutant encore rattaché au discours universitaire.

Dans mes cures d'adultes, je ne prends jamais de notes devant mes patients et me consacre exclusivement à l'écoute, suivant en cela la recommandation de Freud dans son « Conseil aux médecins sur le traitement analytique »¹ :

« Je déconseille à l'analyste de prendre beaucoup de notes ou de consigner tous les dires du patient, etc. (...) En prenant des notes ou en sténographiant on fait nécessairement dans les matériaux un choix préjudiciable, en outre on

1. S. Freud, « Conseil aux médecins... », in *La technique psychanalytique*, PUF, p 63.

gaspille de cette façon une partie de l'activité intellectuelle qui trouverait un meilleur emploi dans *les dites*² de l'analysé. On peut toutefois enfreindre cette règle quand il s'agit de dates, de textes de rêves ou de certains faits notables pouvant facilement être détachés du contexte et servir indépendamment d'exemples. »

Freud, dans son article, en utilisant le terme de *dire*, et pas de *dit*, indique que l'analyse n'est pas un procès, *un dit*, un énoncé, mais une démarche qui se constitue en mouvement dans *un dire*, une énonciation. Il ne s'agit donc pas pour l'analyste de s'attarder à la signification, au signifié, à l'exactitude des énoncés mais de s'accorder (comme un instrument de musique !) au signifiant S/s, suivant le principe qu'un signifiant ne fait que représenter un sujet pour un autre signifiant.

C'est bien dans l'interstice, la béance entre deux signifiants, la coupure, que viendra se loger le sujet dans l'exercice de sa parole. La parole est acte, elle n'est pas au service d'un sujet comme la main au service du pianiste ou de l'écrivain, elle est le sujet en tant que tel. Le sujet en psychanalyse c'est le sujet de l'inconscient, et l'inconscient est bel et bien le lieu où ça parle, où ça jouit, lieu du discours où se tient le sujet.

L'écriture en direct, sous forme de notes, présente l'inconvénient d'occulter le sujet du dire, de l'énonciation au bénéfice du dit ; elle empêche en cela l'écoute flottante, la subtilité du langage, les craqués de la parole, l'attention aux lapsus, aux associations incongrues (mais vraies), bref elle brouille le matériel ô combien précieux du sujet $\$$ divisé dans sa parole.

L'écriture en joignant le geste à l'écoute concourt aux résistances de l'analyse – donc de l'analyste – et subvertit la parole. Elle encombre l'analyste parce qu'elle ne présente pas d'assurance ou de garantie de vérité, la vérité se trouve dans la parole du patient et de l'analyste. L'écriture ne constitue pas une source de fiabilité, c'est pourquoi Lacan renverse l'adage *les paroles s'envolent et les écrits restent* et affirme que *les écrits s'envolent et les paroles restent*.

Qui plus est, l'écriture conforte les résistances du patient qui pourrait craindre la production d'une trace indélébile exploitable, à jamais marquée dans un dossier, à l'instar des minutes d'un procès, et plus tard archivée (que faire de ses notes et de ses archives ?) Les défenses paranoïaques du patient ne peuvent alors qu'être renforcées suivant le fantasme que *verba volant scripta manent*.

Reste entier le problème du premier entretien ou des entretiens préliminaires.

J'ai pu constater qu'il m'était souvent nécessaire au cours du premier entretien de prendre des notes devant mes patients pour effectuer un entretien clinique et

2. Souligné par moi.

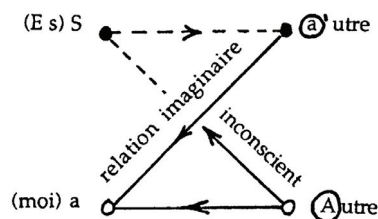
trouver des points de repères anamnestiques. Lacan conseillait de ne pas engager une analyse trop tôt et c'est vrai qu'il est plus prudent d'avoir des points de repères diagnostiques, sur la santé physique notamment, avant d'entreprendre une analyse.

Dans ces premiers entretiens il m'arrive cependant de ne pas en prendre du tout lorsque la demande du patient s'avère être une vraie demande d'analyse, par exemple d'un névrosé sans troubles associés ; je considère en effet que cette première séance ou demande introduit bel et bien le sujet de l'inconscient par le jeu du transfert. Il s'agit alors d'un acte psychanalytique qui m'engage tout autant que mon patient, déjà embarqués que nous sommes dans cette aventure.

Je me suis souvent posé la question de ces premières notes consignées dans un dossier au nom du patient. Serait-ce pour donner le change et indiquer le sérieux de ma pratique qui "s'écrit" ? Serait-ce pour inscrire les premiers signifiants qui viendraient en quelque sorte marquer les premières traces dans la mémoire du travail psychique du psychanalyste ? S'agirait-il de retenir et formaliser *l'instant de voir* avant d'entreprendre l'analyse, *le temps pour comprendre* ? Ces notes, ne seraient-elles pas plus simplement une orthopédie de la mémoire ?

Lacan distingue bien le signifiant du signe. Le signifiant circule et s'efface, il est actif dans son absence, son évanescence C'est donc risqué de le retenir dans la cure pour en faire du signifié, de la signification, comme le dit Freud plus haut, parce que c'est son accroche à d'autres signifiants ou aux lettres qui le composent qui importent dans la cure ; le sujet de l'inconscient est en mouvement dans la cure, il circule de place en place, de discours en discours.

Si l'écriture devait présenter pour moi un intérêt au démarrage de la cure, ce serait de proposer des places ou des discours différents, d'instituer dans ce premier contact une relation asymétrique, non spéculaire, où l'un parle et l'autre entend. Écrire devant le patient, serait-ce aussi pour l'analyste un moyen de se soustraire des formes imaginaires de séduction en miroir (évitement du regard de l'autre) ? Le schéma L de Lacan peut peut-être nous aider à formaliser cette question :



Dans sa première demande un patient viendra encombré de toutes ses questions et objets imaginaires et cherchera, sinon un accord, du moins un appui

narcissique en plaçant l'analyste sur l'axe $a - a'$. A charge pour l'analyste de déjouer ces tentatives de séduction, ne pas tomber dans le panneau, en se situant d'emblée sur l'axe $S - A$, sur l'axe du discours, puisque : « L'inconscient c'est le discours de l'Autre. » (Lacan).

L'effet est en général immédiat, ce jeu de places déporte les objets imaginaires fantasmatiques du patient vers l'axe de l'inconscient, de la division subjective, de la barre ($\$$). Convoqué dans un discours le patient peut alors s'engager dans l'analyse grâce à ces deux places distinctes et recevoir son discours sous une forme inversée : « Je suis ton patient, tu es mon analyste », où sa parole viendra le surprendre suivant les lois *de la parole et du langage*, du signifiant et du signifié, de la métaphore et de la métonymie.

* * *

Avec les enfants, ma pratique est tout autre en ce qui concerne l'écriture. J'entends par écriture des formes variées, bien entendu graphiques, mais pas exclusivement. L'écriture du corps prend une place aussi très importante et mérite de s'y arrêter, alors que chez l'adulte je n'accorde pour ainsi dire aucune importance au corps qui est tantôt allongé sur le divan ou bien assis et immobile dans un fauteuil. Dans tous les cas, mon attention porte exclusivement sur la parole.

Chez l'enfant, le corps peut constituer le lieu d'une véritable mise en scène d'une écriture. Il m'est arrivé récemment d'en observer un, dans un groupe de parole dans un hôpital de jour, qui utilisait son corps pour former des lettres alphabétiques, un I, un E, voire un ϕ tant il était « hyperlaxe ». Cet enfant est capable de mettre ses pieds derrière la tête et fréquemment il se mettait la tête entre les cuisses et se recouvrait des bras et des jambes.

L'écriture du corps chez l'enfant peut prendre des formes complexes dans l'espace, véritables danses, arabesques, vagues, volutes, etc. Ainsi cette petite fille d'un an et demi, qui est restée longtemps sur les genoux de sa mère avant de bien vouloir en descendre pour se cacher sous le fauteuil, ou se mettre derrière, écrivant ainsi des lignes, des courbes, des noeuds, me rendant captif de son manège en immobilisant sa mère.

Les enfants aiment voir leur analyste écrire leurs notes. Je consacre souvent les dernières minutes de mes séances avec les enfants à prendre mes notes de séances et je demande parfois à l'enfant d'y participer sous la forme d'un avis ou d'un accord sur ce que j'écris.

Ils demandent souvent à reprendre leur dossier et il m'arrive de temps en temps de le rouvrir devant eux pour commenter, un dessin, un rêve, ou bien une séance, qui servira de contrepoint à notre travail. Le jeune patient est souvent surpris de voir l'évolution de ses dessins et fier de ses progrès. A l'inverse de

l'adulte il demande parfois à son analyste de prendre des notes. C'est un gage pour lui de reconnaissance du sujet et d'inscription du travail.

La règle psychanalytique de la cure des enfants impose à l'analyste de ne rien laisser sortir du cabinet comme des objets ou des dessins aux fins de la confidentialité des propos, le secret des échanges, la production des dessins et des écrits. Lorsque les enfants demandent à ramener leurs dessins à la maison et essuient un refus de ma part, ils comprennent parfaitement cette règle analytique et n'en sont pas affectés mais au contraire rassurés ; leurs dossiers constituent une garantie pour la mémoire du travail.

Il m'est arrivé de recevoir, très longtemps après la suspension de notre travail, un enfant qui souhaitait revoir le dessin qu'il avait effectué lors d'une séance au moment du décès de son père. Il a ressenti une vive émotion lorsqu'il l'a retrouvé plusieurs années après l'avoir exécuté et il a demandé à reprendre son travail.

Je ne vais pas développer davantage maintenant la place de l'écriture dans la technique psychanalytique auprès des enfants, il y aurait encore beaucoup à dire, comme par exemple l'usage de l'écriture ou des dessins à deux comme dans le *Squiggle* (Winnicott), du paiement symbolique, qui ouvre parfois à l'écriture sous la forme de petits mots ou d'épîtres ou bien des dessins qui, peuvent être interprétés à partir des lettres alphabétiques... Nous allons tenter d'illustrer maintenant ce "*travail d'écriture*" à partir de la cure d'une fillette. Il ne s'agit pas tant ici pour moi, de raconter *la naissance de l'écriture* d'un enfant, ni de décrire son entrée dans le monde en tant que sujet, que de tenter de garder *le fil rouge* de la pratique de l'écriture de la cure chez l'enfant en contrepoint de la pratique de la cure chez l'adulte.

* * *

Elise est une fillette de maintenant douze ans que j'ai reçu il y a six ans pour des problèmes graves de comportements à l'école. C'était une enfant qui présentait des replis et des stéréotypies autistiques, sans que ce diagnostic n'ait jamais été posé, heureusement. Elle était réfugiée dans son monde, inaccessible aux apprentissages scolaires, elle souffrait d'une anorexie précoce.

Son histoire est celle d'un bébé *five* ("né d'une five"), née prématurée à six mois et demi, avec une souffrance foetale, fille d'un père médecin généraliste et d'une mère éducatrice. Elle est la soeur triplète d'un frère et d'une sœur et identifiée comme telle : une *triplète*. Heureusement pour elle, elle réussit à éviter d'autres signifiants plus invalidants qui auraient pu avoir des conséquences dramatiques, comme ceux de déficiente légère, autiste, que sais-je dysharmonique ?

Au début de notre rencontre, Elise ne tenait pas en place dans mon bureau. Elle s'agitait en formant *des choses* informes de ses bras frêles et ses jambes menues. Et très vite la question de l'écriture s'est posée dans notre travail, la maman

s'inquiétant des peu de progrès et d'appétences de son enfant dans ce domaine.

Je n'ai jamais abordé de front cette question de l'écriture et si j'ai bien tenté au début de notre travail *un dessin libre* ou *un dessin du bonhomme* c'est bien parce que ces dessins servent « d'appât » à la parole de l'enfant, les enfants aiment dessiner, et parler de leurs dessins. Avec Elise j'y ai vite renoncé comprenant ses difficultés dans ce domaine, elle était véritablement *phobique* de l'écriture. Elle ne pouvait pas tenir un crayon entre ses doigts, il ne s'agissait évidemment pas à l'époque d'imaginer qu'elle puisse laisser une trace. Le crayon prenait chez elle le trait de piques persécutrices au bout des doigts.

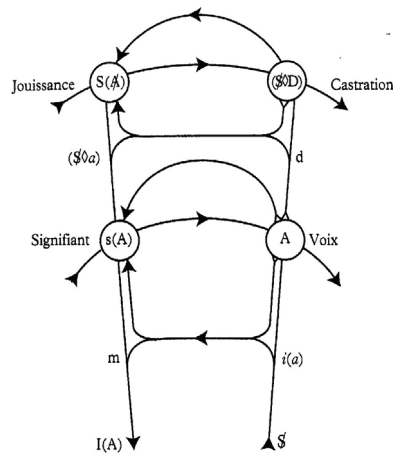
Il m'a paru évident qu'Elise ne souffrait pas d'une inhibition ou d'un symptôme tel que l'on peut les décrire dans la littérature psychanalytique du névrosé. Elle ne souffrait pas de la crampe de l'écrivain ou du blocage phobique de l'angoisse de castration noué à des motions inconscientes, par exemple d'inceste. Il ne s'agissait pas de cela ici mais plutôt d'un défaut de subjectivation, de non inscription dans la métaphore paternelle, que sais-je d'une non assumption de sujet (forclusion, ratage de la *Bejahung*). J'ai envie de dire qu'en tant que non sujet Elise n'avait pas de symptôme... Notre travail allait-il concourir à lui en fournir un ?

J'ai observé chez Elise des éléments paradoxaux comme ceux par exemple d'une expression verbale tout à fait correcte mais une pauvreté des associations et des fantasmes, une bonne capacité à jouer seule mais une persévération dans ses jeux, au point de limiter sa créativité et ses découvertes. Cela m'a interrogé sur la constitution du sujet chez elle. J'entends par sujet *le sujet* de l'altérité doté d'une parole et inscrit dans le langage, c'est-à-dire divisé ($\$$) par l'autre et dans l'Autre. La grande capacité d'Elise à entendre et à comprendre ma parole, a levé mes doutes sur le point de vue qu'elle pouvait ou non prélever et utiliser des signifiants. Elle utilisait le langage à bon escient et semblait capable de prélever les signifiants de l'autre pour en faire bon usage. En revanche elle ne m'apparaissait pas capable, du moins au tout début de notre travail, de prélever dans l'Autre *un objet a*, cet objet méconnu qui cause le désir suivant la formule $\$ \diamond a$, tant elle était habitée par des pulsions apparemment sans objet ; elle s'agitait sans cesse, son corps était pris de soubresauts et son visage se marquait de rictus, de rires immotivés, de loucheries convergentes...

A l'envers du fantasme, par la pulsion, le sujet tente de recoller son unité morcelée, de faire *Un*. La pulsion, c'est ce qui permet de faire un pont entre le corps et le langage. Soumis aux impératifs de « l'Autre biologique »³, d'être en vie

3. J'entends par *Autre biologique* l'Autre primordial qui vient occuper un temps la place et le discours du désir de la mère. J'ai pu observer dans ma clinique combien il est fréquent que le discours scientifique par exemple sur les prématurés, les enfants

probablement, Elise se rabattait inexorablement sur les zones érogènes de son corps (yeux, oreilles, bouche, nez, anus, sexe, etc.) pour exister, sans pouvoir parvenir à crocheter le signifiant du manque de l'Autre. Elle me semblait vouloir évider son corps à défaut de pouvoir jouer avec un objet, l'objet a , jouer dans le sens d'en faire le tour ou boucher le trou ($\$ \diamond a$). Elle était aliénée à sa jouissance $S(\mathcal{A})$ sans pouvoir passer par la demande de l'Autre pour espérer prélever un signifiant (S_1), Elise tournait en rond, dans tous les sens du terme, à l'image de ses stéréotypes (cf. l'étage supérieur du graphe).



Elise ne semblait pas pouvoir passer par le fantasme pour contenir ses pulsions [$d \rightarrow \$ \diamond a$] dans le circuit du désir]. Elle ne me livrait aucune production fantasmagorique : rêveries, jeux imaginaires, histoires, fantasmagories, fabulations, rêves, contes, etc. Assurément nous n'étions pas dans le registre de la névrose tel que l'illustre le graphe, mais je ne pourrais pas dire dans quel registre nous étions. D'ailleurs je ne me posais pas la question pour ouvrir du possible ;

I.M.C., les autistes... vient « désorienter » le discours parental pour occuper cette place de vérité pour « sauver » l'enfant, au nom de la médecine ou de la science. Cela peut produire une disqualification du discours du père au profit de ce discours Autre qui emprisonne la mère. Dès lors le désir de la mère n'a plus d'autres solutions que de se figer sur des questions réelles du corps, le corps biologique, et ne reçoit plus la parole du père sur les versants imaginaires et symboliques. Cela se traduit dans les faits par des demandes d'examens médicaux et de bilans à renouveler. Chez une mère fragile et traumatisée par l'annonce d'une anomalie, d'un retard, ou d'un handicap... ce discours participe grandement à la forclusion du Nom du Père.

Elise me semble-t-il était sans structure dans le premier temps de son travail.

Peut-être pourrions nous dire aujourd'hui qu'elle était contrainte à circuler (« bidouiller ») indéfiniment dans le bas du graphe sans pouvoir parvenir à crocheter le signifiant phallique émanant de l'Autre situé en haut du graphe [S (A)]. Elle semblait aliénée à des images sonores, comme certains phonèmes, sons aigus, jingles de radios (son préféré : RTL), soliloques, ritournelles, etc. Nous pouvons situer cette aliénation, en bas du graphe, comme un moulin à parole [i(a) → m] (cf. le séminaire *D'un Autre à l'autre*, leçon du 27 novembre 1968).

Il me sembla alors important de la rencontrer autrement que dans une parole d'adulte à enfant telle qu'elle pouvait la recevoir de la part de ses parents ou de son maître d'école. Il nous fallait passer par le jeu pour mettre des objets entre nous et l'empêcher de se saisir de signifiants comme de signes ou d'objets de jouissance (à l'instar des sonneries d'ambulances), ce qu'elle fit par exemple avec le signifiant *caca* qui l'excitait et la mettait hors d'elle avant de me le glisser à l'oreille pour ne pas se faire entendre de l'Autre (cf. le haut du graphe où la pulsion peut ingérer du signifiant pris à l'étage en dessous et se décliner comme une phrase).

Elise me proposa de jouer au docteur (je rappelle que son père est médecin) et nous primes une poupée et un crayon que nous appelâmes *crayon-piqûre*. Elle trouva dans le coffre à jouer un petit personnage, un bébé *play-mobil* qu'elle me présenta comme un bébé à sauver. Nous devions lui faire une piqûre et pour se faire je lui proposais, parce que je n'avais pas d'autre instrument sous la main, le stylo qui me sert à prendre les notes de séances. Elle me désigna un point précis, sur la fesse du nourrisson où je devais lui administrer une injection. Elle s'esclaffa alors, prise de spasmes, de rires incontrôlés, trouvant cette situation nouvelle incongrue – celle d'un adulte pouvant jouer de la sorte – et en même temps il me sembla bien que nous touchâmes quelque chose que je ne saurais désigner autrement que *la scène primitive*. Je rappelle qu'Elise est née après un don d'ovocytes dans le ventre de sa mère. Dans son fantasme, *sa scène primitive*, je me représentais le père réel comme la seringue, tant l'Autre paternel imaginaire, lieu du symbolique, me semblait absent dans son discours.

Elise répéta cette scène de nombreuses fois et un jour effectua un déplacement ; elle accepta ma proposition de passer du bébé au papier et accepta de tenir le *crayon-piqûre* pour finalement laisser une trace sur la feuille. Elle piqua si fort le papier qu'elle le creva, sans émettre le moindre son, tant elle était concentrée, je me mis volontairement en arrière du bureau pour la laisser seule et ne pas la déranger. Elle produisit des points sur le papier qui me rappelèrent immédiatement, dans son geste, la piqûre sur la fesse du nourrisson. Cela lui demanda un effort considérable, visiblement elle ne prenait pas de plaisir, elle était sous tension, c'est à dire dans une opération bien réelle sans appui du symbolique (du

langage) ou bien de l'imaginaire, elle n'était pas distanciée (fantasme) et tout son être se condensait dans son geste. Cette situation m'a paru violente et je n'insistai pas pour qu'elle la renouvelât sur le champ. Elle la recommença les séances suivantes avec cette fois un réel plaisir et petit à petit enrichit son graphisme. Grâce au transfert elle accepta mes propositions et se trouva en sécurité pour écrire ; au fil des séances son écriture devint plus harmonieuse et plus complexe.

[Je dois dire ici que nous avons probablement dans cette vignette du *crayon-piqûre*, l'illustration, ou la métaphore du passage de l'écriture dans le corps, du trauma de la scène primitive, à l'écriture du rapport sexuel, écriture impossible comme nous le savons puisque *ça ne cesse pas de ne pas s'écrire*.]

Un jour les points sur le corps de la feuille se transformèrent en croix, ce qui correspondait à un progrès dans sa cure, et nous pûmes associer à son geste, des signifiants. Par je ne sais quelle association, elle prononça le mot *cimetière*, et j'en vins à dessiner une tombe, et elle une croix qu'elle mit au bon endroit sur la tombe. Cela dura plusieurs séances. Ces croix constituaient un type de nouage correspondant à un lettrage, une écriture. Lorsque les enfants dessinent des cercles, ils formalisent des ronds sans attaches, sans nœuds si je puis dire, et lorsque un nouage du type *croix* apparaît l'accès à l'écriture devient possible, les enfants entrent dans l'écriture. Ils entrent dans l'écriture ou nouant deux traits, l'un vertical et l'autre horizontal, nouage équivalant au refoulement de la jouissance Autre $J(A)$ au profit de la jouissance phallique $J(\Phi)$, du sens.

Je dois ici préciser que la question de la mort était prévalente dans l'histoire d'Élise puisque il a été question tout au long de la grossesse de savoir si la maman pourrait garder les trois embryons. Position éminemment imaginaire pour la mère, mais pas seulement puisque la question était de savoir combien implanter d'ovocytes suivant le calcul suivant : pour faire *un* enfant il vaut mieux en implanter *trois*. C'est aussi, malheureusement si je puis dire, un jeu d'écriture bien réel où l'enfant à naître est d'abord une lettre, un chiffre, scientifiquement parlant, avant de pouvoir entrer dans le désir de la mère et *la métaphore paternelle*. Elise a partagé le ventre de sa mère avec son frère et sa sœur et n'a eu de cesse après les difficultés de prématurité de son frère de « *transfuser* » son frère et sa sœur, c'est à dire de s'effacer à leur profit.

Mais revenons à l'écriture : la croix sortait ainsi de sa dimension réelle pour entrer dans un récit, une histoire, un fantasme. Elise créa les prémisses d'une écriture, elle semblait parvenir à refouler des jouissances réelles, jusque-là irrépressibles. Cela eut pour effet de lui donner plus de stabilité et de consistance dans son corps, elle se mit à grossir. C'est aujourd'hui une jeune fille de poids et de taille normale.

Une des activités préférées d'Elise était l'utilisation de ce que nous appelâmes ensemble *une bidouillette*. Il s'agissait pour elle de créer, ce que je n'hésite pas à

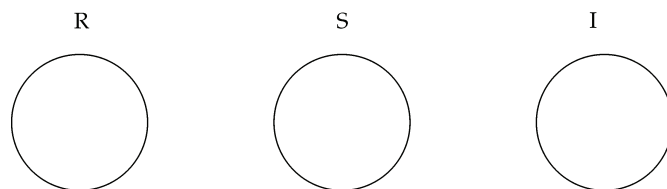
appeler une écriture dans l'espace, à l'aide d'un morceau de laine dans sa main droite, ou bien d'un fil en nylon de sac poubelle qu'elle pouvait avoir préalablement attaché à un petit bâton, ou bien qu'elle tenait entre ses doigts, tandis que sa main gauche se crispait, sous tension ; j'observais concomitamment un rictus et une loucherie convergente tandis qu'elle « bidouillait ». Cette gestuelle, que d'aucuns n'hésiteraient pas à appeler une danse ou une transe, prenait toute la place chez elle et dans la cour de récréation à l'école. Elise passait son temps à chercher des morceaux de laine, des bouts de ficelles et de papiers.

Elle se coupait ainsi de ses camarades et s'isolait dans son monde. Cette écriture, car c'en est une, sans support, sans trace, s'arrêta lorsqu'elle le décida, grâce il me semble à deux opérations :

- Le fait d'avoir proposé un signifiant, *bidouillette*, a permis à Elise de se représenter *la chose*, je ne pense pas qu'il s'agissait d'un objet. Grâce aux vertus du langage elle pu laisser tomber ce qui m'est apparu comme une stéréotypie que j'observe chez certains autistes. Ce n'est pas tant l'objet qui attirait Elise que la jouissance liée à l'objet, celle du mouvement du geste. Cette acceptation du signifiant a constitué un temps fort dans notre travail et a pu se réaliser grâce au transfert. Elise m'a doté d'un savoir, accessible, transmissible et surtout pratique.
- Le soutien de ses parents qui posèrent des interdits (*inter-dit*), l'obligeant ainsi à se situer vis-à-vis d'une coupure, d'un possible et d'un impossible. Ce ne fut pas une mince affaire tant Elise était aliénée à cet objet mais à force de ténacité et de respect de sa personne elle finit par l'abandonner et développa dans son corps et dans sa tête d'autres centres d'intérêts. Elle fit de l'équitation, s'abonna à un journal équestre et porta intérêt à l'écriture des autres et à la lecture.

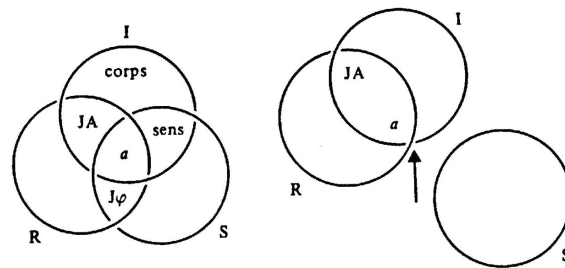
C'est bien de la naissance d'un sujet qu'il s'agit ici, dans ce travail avec Elise. Essayons maintenant de nous représenter *topologiquement* grâce aux nœuds borroméens ce que cela peut vouloir dire.

Au début de notre travail Elise s'est présentée morcelée avec des bribes de chose informes, de mots, de bouts de corps, elle s'agitait dans tous les sens. Je pourrais représenter cela par trois ronds détachés comme dans la psychose.



Ensuite, avec peut-être la représentation graphique d'une croix, est apparu un type de nouage. Les *jouissances autres* d'Elise étant encore prévalentes dans ses comportements, je ferai l'hypothèse d'un chevauchement ou d'une mise à plat des nœuds illustrant une forme blanche de délire (délire négatif), tant elle était aliénée à sa jouissance et coupée du sens.

Le nœud de Schreber tel que Marc Darmon nous le présente, page 372, dans ses *Essais de topologie lacanienne* (Edition de l'Association lacanienne internationale) peut peut-être nous aider formaliser cette hypothèse :



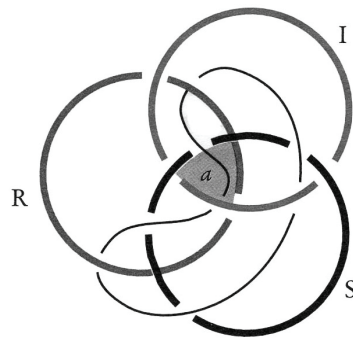
Elise semblait fixée à la jouissance Autre, laissant tomber la jouissance phallique et le sens. C'est la jouissance du corps qui la tenait.

Son nouage s'est effectué durant notre travail suivant plusieurs temps logiques dont le premier me semble être son aliénation réelle à ses objets pulsionnels, notamment *la bidouillette* mais aussi à des jouissances verbales à certains signifiants (« *caca* ») ou auditives (Elise était fascinée par exemple par *les jingles* des radios, les sonneries des ambulances.)

Le travail a consisté principalement à lui proposer des signifiants qu'elle a pu utiliser pour contenir ses angoisses bien réelles. Par exemple, habitant à plusieurs kilomètres d'Orléans, elle vient toujours à mon cabinet en auto, accompagnée de sa mère, et passe systématiquement sur un pont au dessus d'une voie ferrée qui longe une centrale électrique.

Cela produisait chez elle de vives angoisses et elle ne manquait pas de me parler de cette *chose* qu'elle ne comprenait pas. Elle me demandait ce qu'il y avait dans ce *transformateur* et j'ai associé dans ma tête tantôt ce lieu à un ventre maternel, avec des bons et des mauvais objets, tantôt à des connexions neuronales ou cérébrales. J'ai laissé libre cours à mes associations et à ses questions, sans y répondre, et nous l'avons finalement ensemble, dessiné, dénommé et écrit : *le relais*. J'ai eu alors l'impression que cela l'avait pacifiée [*le mot est le meurtre de la chose* (Hegel)]. Peut-être cette topologie d'un nouage *du symbolique-sur l'imaginaire-*

sur le réel suivant le schéma ci-dessous peut nous aider à comprendre le changement d'état chez Elise – il s'agit d'une mise à plat des trois noeuds tels que Lacan la figure dans R.S.I. à propos de la réalité psychique chez Freud, dans sa leçon du 14 janvier 1975.



Les angoisses d'Elise vis-à-vis du *relais* ont considérablement diminué au point de disparaître semble-t-il, elle n'en parle plus du tout maintenant et sa maman dit que le franchissement du pont pour venir à sa séance n'est plus un problème. Elise met beaucoup plus d'imaginaire et de symbolique dans ses séances, sous la forme d'histoires, d'événements, d'anecdotes et bien entendu de mots ; son vocabulaire s'est considérablement enrichi... L'Autre qu'il faut comprendre ici comme un lieu (*un relais*) a pris une consistance, Elise s'adresse à lui et semble pouvoir lui prélever des *objets a* et des signifiants phalliques.

Si ce relais a représenté un temps cet Autre maternel archaïque, cette *chose* (*das Ding*) pour devenir un abri, un *Heim*, où elle pouvait se réfugier dans l'imaginaire, il a probablement représenté aussi, par l'emploi du signifiant, un Autre paternel doté d'un savoir. Elise, au cours de cette période a beaucoup associé *le relais* à une centrale nucléaire et s'est demandée comment l'on fabriquait de l'électricité. Je lui ai proposé d'interroger son père sur ces questions après lui avoir avoué mon ignorance. Indiquer une faille dans mon savoir, et introduire son père, ne pouvait que l'encourager à se saisir du savoir de l'Autre paternel. Ce genre d'intervention doit contribuer au travail de l'inconscient sur le refoulement en vue de crocheter le manque dans l'Autre [S (A)].

J'ai interprété *le relais* comme une métaphore de son travail avec moi, c'est-à-dire du passage (relais) d'un lieu, d'un corps, d'une libido, que sais-je d'une sexualité hors sens [J(A)] au signifiant phallique [J(Φ)]. Cette opération dois-je le rappeler a pu s'effectuer grâce aux capacités d'Elise à se doter d'un transfert. Cela m'interroge encore aujourd'hui sur sa structure, problème que je laisse volontairement en suspens pour ne pas influencer ou oblitérer mon écoute.

Lors d'un séjour cette année aux sports d'hiver Elise m'envoya une carte postale, *salut Hubert*, pour me donner de ses nouvelles. De retour à sa séance elle en vint à partager un émoi amoureux pour son moniteur de ski.

C'est la première fois qu'Elise m'écrivit et je ne pus m'empêcher d'associer dans ma tête cet émoi amoureux conscient, bien différent de son *amour de transfert* pour moi, avec sa capacité de refoulement d'un signifiant (S1) qui l'engageait maintenant dans l'écriture d'un rapport sexuel toujours à écrire ou réécrire, puisque impossible.

Cette écriture inconsciente, Elise ne tarda pas à la révéler dans un fantasme. Le voici : « J'ai vu de l'autre côté de la rue, derrière une baie vitrée un homme et une femme qui s'embrassaient sur la bouche, devant un lit défait. L'homme était habillé d'une serviette autour de la taille, la femme était nue. »

J'interprétai ce matériel comme un fantasme du fait d'invéraisemblances et de transformations. En effet Elise m'indiqua que cette scène se déroula de l'autre côté de la rue derrière la cour de récréation de son école, que l'immeuble se trouvait à sa main gauche alors que dans son premier récit il se trouvait en face et puis surtout elle me révéla que ce n'était pas elle qui regardait la scène mais une de ses camarades (transitivisme). Je compris cette confusion comme une construction dans l'analyse, Elise m'apportait du matériel inconscient, peut-être comme ce que décrit Freud dans le fantasme⁴ « *Un enfant est battu* ».

Freud décrit dans la logique du fantasme trois temps : un temps conscient qui s'écrit grammaticalement comme une phrase, une seconde phase qui subit des transformations du fait de l'intensité du refoulement, et enfin une troisième phase consciente.

C'est bien la question sexuelle autour de la différence entre un homme et une femme qui constitue maintenant un tournant dans la cure d'Elise. A douze ans, elle met en opposition deux savoirs : le savoir parental, éducatif, scolaire, représenté peut-être dans son fantasme par l'école et la cour de récréation où elle est censée se tenir, et le savoir inconscient sur le sexe, représenté peut-être dans son fantasme par ce qui se passe de l'autre côté de l'école, dans *l'autre scène*.

La dimension sexuelle semble aujourd'hui nouée borroméennement dans son discours, elle est dotée d'un désir, capitonné à des signifiants ; ce que je n'aurais pas affirmé lors de nos premières rencontres. Cela vient bien confirmer mon hypothèse de départ qu'elle était sans symptôme au démarrage de sa cure même si elle présentait des traits d'anorexie, de phobie ou d'autisme. Ceux-ci ne se sont pas enkystés, ils ont même cédé au profit de ses questions sur la sexualité, la différence des sexes, le non-rapport sexuel...

4. S. Freud, *Névrose, psychose et perversion*, PUF, p 219.

C'est un sujet qui parle de ses manques, de ses envies, elle accède à des récits dans un rapport à l'espace et au temps compréhensible. Elle est encore très attachée à des jouissances sensorielles mais arrive petit à petit à s'en déprendre dans un processus de refoulement qui est l'enjeu de notre travail.

Pour finir, je dirai que je reste encore très prudent concernant la place qu'occupe l'écriture dans l'évolution d'Elise, les traits phobiques n'ont pas encore totalement disparu... Mais je dois reconnaître, grâce au travail remarquable d'une nouvelle institutrice, participant activement à ce travail à plusieurs, qu'Elise écrit parfaitement maintenant, d'une écriture harmonieuse et déliée...

